

Dépression en écho : « Moi et rien »¹

Christian Dubois

1. Titre manquant

La communication que je vous propose aujourd'hui, a pour dessein d'expliquer ma position de travail, mais aussi ma position éthique, dans ces situations qui nous arrivent très fréquemment d'un très jeune enfant qui montre des signes de dépression grave *en écho* d'une dépression maternelle. Cette position peut s'énoncer : « *Penser avec l'enfant la dépression maternelle* » comme proposition de subjectiver quelque peu cette désertion du lieu de l'Autre.

En effet, une grande part de mon travail à *La Lice*² consiste, comme j'en avais parlé dans l'exposé « ... comme un langage : deux bébés entre position dépressive et dépression maternelle »³, à prendre appui sur les interactions précoces comme temps/lieu⁴ de mise en acte du mouvement de l'inconscient et de la répétition entre la mère et l'enfant, pour effectuer ce double mouvement : entendre les symptômes de l'enfant comme des créations d'être et s'en faire le porte-parole auprès de l'Autre maternel, tout en se faisant support du

1. En hommage au très beau livre pour enfant : K. Crowther, *Moi et Rien*, Paris, Ecole des loisirs, 2006.

2. « La Lice » est une unité de soins pédopsychiatriques pour bébés et enfants très jeunes. Elle a été fondée voici 10 ans par le Dr. E. Pirard.

3. Exposé avec E. Pirard à l'AFB en octobre 2007.

4. Plus exactement comme espace-temps.

savoir maternel auprès de l'enfant ...

Ces enfants sont, en effet, « entre position dépressive et dépression maternelle »...cette dernière empêchant, somme toute, une séparation entre la mère et l'enfant sur le plan des fonctions ... : quelles que soient les façons de faire, dans la réalité, de ces mères (entre accrochage à l'enfant objet de soins, ou désinvestissement de ce rôle de suppléance des fonctions l'enfant « qui ne lui dit rien »), dans l'inconscient, l'enfant dans ses symptômes corporels se fait objet de soins et lieu d'une demande d'amour répétitive.

L'enfant, nous disait J. Bergès, n'arrive pas à identifier l'objet a comme objet partiel. Il se l'identifie⁵.

2. Position dépressive

La position dépressive est un concept que nous devons, bien sûr, à Mélanie Klein qui l'élabore dans les années 1935/1940.

Donald Winnicott⁶, quinze ans plus tard, en fera une période d'élaboration des conséquences des expériences *instinctuelles* : élaborations de l'amour et de la haine (« de la mère calme et excitée » dira-t-il!).

Expérience pulsionnelle, avant tout, dont la violence crée un *trou* dans la mère, tant elle est vécue comme la mutilant.

La mère « suffisamment bonne », nous dit Winnicott, maintient le « holding » et permet le temps de l'intégration.

Mère qu'il conçoit comme Une et enfant « comme objet total », évidemment.

C'est la période, remarque-t-il très finement, où l'enfant jette répétitivement les objets qu'il aime. Jeter, en effet, c'est faire avec la perte *en soi*, et la perte *de soi*... la répétition de l'opération sert à l'inscription de cette perte.

Dans la situation qui nous occupe, la mère dépressive, (dont les caractéristiques tant du côté de la voix, de la posture, de sa motricité, son regard et son toucher...ont été décrites très souvent) met en difficulté l'élaboration de cette position. Les conséquences, notées par D. Winnicott en sont :

- L'appauvrissement de la vie pulsionnelle : amortir l'intensité des pulsions pour vivre moins fortement ces moments.
- La perte de la capacité d'élaborer une culpabilité et une sollicitude. (concern).
- L'angoisse dépressive.

5. J. Bergès, *Formes actuelles du deuil chez l'enfant*. JFP, n° 26.

6. La position dépressive dans le développement affectif normal, 1954/1955.

- La défense maniaque... la fameuse hyperagitation.

Lacan, dans le Séminaire *La relation d'objet*, identifie miroir et position dépressive.

Pour lui, en effet, la position dépressive de M. Klein est ce *jeu de leurre*, mise en jeu phallique, donc, où il s'agit de perdre et retrouver.

La dépression maternelle invalide la capacité de la mère à se laisser déborder : la mère ne fait pas miroir, elle ne fait pas cadre jubilatoire, ni du côté du regard, ni de la voix, ni de la posture.

La dépression infantile, en écho, sur fond de dépression maternelle amène le tout petit à être confronté à un champ de l'Autre qui implose, soit comme espace non bordé : phallicisé ou non, dans les dépressions névrotiques, soit sur le mode de l'éclatement, phallicisé partiellement ou non, dans les dépressions psychotiques.

Cette implosion peut se décliner selon les trois dimensions RSI :

- Symbolique : c'est le côté *sans nom* de la dépression maternelle : soit manquent les signifiants de cette perte, sa nomination, soit ils ne sont pas repérables pour l'enfant.
- Réel : c'est là l'absence de réalité de cette perte, elle est sans corps : manque l'objet de cette perte *pour l'enfant*, et in fine cet objet manquant, pousse à ce que ce soit sa mère qui l'incarne.
- Imaginaire : c'est l'absence d'image de cette perte : elle est sans i(a) et le peu d'image prolonge la difficulté de ces mamans à faire miroir, à accepter ce jeu de leurre.

3. Titre manquant

Aujourd'hui, je vais m'attacher à décrire un travail de pensée *Ce* qui leur arrive, à ces enfants en panne dans le gué de la dépression maternelle, ainsi que nous le faisons grâce aux entretiens psychothérapeutiques, mais aussi à l'aide d'entretiens à média : corporel en psychomotricité ou à l'aide de représentations au sein des ateliers.

Il ne suffit pas, comme on pourrait l'imaginer – et comme par ailleurs cela s'entend du côté des psy d'adultes – de soigner la mère pour que les symptômes de l'enfant disparaissent. C'est ignorer en effet, que ces symptômes sont des réponses, certes, mais aussi des créations d'être. Ce dont ces enfants souffrent, ce n'est pas seulement de leur *expérience vécue*, quelles qu'en soient les carences, mais aussi d'être inscrits dans une histoire qui les dépasse, dans une *structure* dont ils comprennent moins le sens que toute la lourdeur de jouissance dont l'intériorisation (introjection) est somme toute une structure de Surmoi.

Comment orienter la cure pour que cette matrice méconnue du sujet ne se transforme pas irrémédiablement en destin...parfois féroce!

Ce travail n'équivaut pas non plus à une psychothérapie *type* de l'enfant : il ne s'agit pas d'un travail *sur* les représentations de l'enfant mais (vu son jeune âge et/ou le peu de représentations dont il dispose) de la *constitution* de représentations dont l'enfant pourra se servir pour rencontrer tant l'absence de l'autre maternel que le trou qu'elle laisse dans l'Autre de l'enfant.

Dans la situation clinique sur laquelle je vais m'appuyer aujourd'hui, l'implosion psychique de la mère l'a conduite à souhaiter un placement qui de temporaire, est devenu peut-être destin : les visites de la mère à l'enfant en pouponnière se raréfient et le plongent d'autant dans un état dépressif sévère.

Est-ce dès lors un travail de l'interaction *entre l'enfant et l'absence maternelle* qui permet l'inscription de l'absence de façon telle que la déprime ne soit pas l'unique rendez-vous ?

« Les enfants de La Lice se dépriment moins lors d'un placement », nous disait A. Dupire, directrice d'une pouponnière bruxelloise.

Les symptômes *de dépression* que ces enfants sont susceptibles de présenter à un âge précoce se situent, comme vous le savez, tant du côté

- De la tristesse dépressive, inhibition de la pensée (retard de développement), angoisse...
- Que de l'agressivité, violence verbale, physique, apathie ou au contraire hypomanie (affective, intellectuelle ou motrice)...
- Ou, enfin, ils présentent des troubles somatiques chroniques : troubles de l'oralité, du sommeil, eczéma, etc.

Dans le n° 26 du *JFP* consacré aux « Dépressions de l'enfant », Nazir Hamad⁷ évoque son expérience et ses discussions avec F. Dolto au sujet des enfants précocement séparés de leur mère avant ce que Dolto appelle « la castration primaire ».

L'hypothèse que N. Hamad et Dolto soutiennent, c'est que ces symptômes sont le message qui continue à se manifester à l'adresse de l'Autre (trop vite déserté par cet *en place d'Autre* qu'est la mère) et que le retour de ce message ne s'articule pas en signifiants mais en un *trop d'excitation pulsionnelle* qui met les zones érogènes en état de surcharge critique.

Ces enfants s'épuiseront en quelque sorte à ressusciter un autre disparu, à pallier l'absence de la mère, n'œuvrant ainsi qu'à *satisfaire par la voie*

7. Nazir Hamad, Références complètes .

du déplaisir la loi du plaisir.

Au fond, c'est à ce que ce retour puisse s'inscrire en chaînes signifiantes que nous travaillons à *La Lice*. C'est ce travail qui sera l'occasion d'une séparation de l'Autre maternel.

4. Un enfant que nous nommerons « T ».

Nous avons, ainsi, été sollicité pour un jeune garçon de 2 ½ ans. Au départ, l'institution nous demandait notre collaboration dans un projet de *retour à domicile* pour cet enfant qui était entré dans l'institution avant un an.

« Retour » entre guillemets parce que, comme il arrive parfois, ce retour n'avait jamais été précédé d'une vie à *la maison*⁸...

Il est né d'une rencontre d'une très jeune femme, une MINA⁹ congolaise, avec un autre candidat réfugié, guère plus âgé, tous deux détenus – puisque notre *politique d'asile* ne nous laisse guère le choix des mots – dans un centre d'accueil.

Cette naissance eut pour avantage de donner le droit à cette jeune mère d'intégrer avec son enfant une maison maternelle... Comme vous le savez, les maisons maternelles hébergent des mères... et ne sont guère faites pour héberger des femmes, qui plus est des adolescentes... dès lors l'expérience tourna court... l'enfant intégra une pouponnière et la mère un petit appart ... qui s'avéra rapidement d'une tristesse infinie.

Elle disparut une première fois de la vie de *son* enfant... et ne tint pas à dire quoi que ce soit sur cette première disparition... douleur, larmes et visage fermé étaient ses seules paroles.

L'enfant, devant nous à l'admission à *La Lice* en présence de sa mère, de sa puéricultrice référent, de la psychologue et la directrice de la pouponnière, est terne : petit enfant morveux, retard massif de langage, visage fermé, eczéma, apathie, inhibition.

Notre espoir qu'il s'agisse-là d'un effet d'inhibition de la première rencontre fut vite déçu : contre toute attente, « T » était davantage éteint avec sa mère, un peu moins en son absence.

L'homologie entre mère et fils était remarquable : ils sont *en panne* unis dans une dépression. Traumatismes précoces, abandons, carences déclinent leur histoire commune, à une génération d'intervalle. Pour elle, il est celui

8. Que désigne-t-on dès lors par *retour*... si ce n'est un point d'idéal : un enfant qui aurait d'évidence sa place dans l'Autre maternel ?

9. Mineure non accompagnée.

qui l'a rendue mère, expérience narcissique d'en avoir une, de la retrouver... par cette maternité. « T », quant à lui, reprend sur lui l'extinction maternelle, le non-lieu de la mère comme enfant, comme mère et comme femme, adolescente égarée entre prostitution et errance.

Notre travail commence donc à domicile où nous apprenons le peu de choses que nous savons de l'histoire maternelle : enfant des rues puis des homes, à 5 ans suite au décès de sa mère, rejet du père qui part en Belgique. Puis, fugue et départ en Belgique. Tentative de rejoindre un père qui malgré sa connaissance du fait qu'elle a eu un enfant, renouvellera son rejet.

Que signifiait *devenir mère* pour elle ? Cette question reste aujourd'hui sans véritable réponse. Toutefois, la dimension narcissique se laisse saisir dans le choix, la construction, du prénom de son fils : il se compose de deux syllabes « T » et « L » comme parties du prénom de chaque parent réunis par un *r* pour relation... construction qu'elle opère à l'image de la construction de son prénom à elle par sa mère, nous dira-t-elle.

« T », signifiant du désir, donc pour cet enfant phalliquement investi ... mais d'un investissement qui ne tiendra le coup que le temps que le père géniteur se désintéresse d'eux¹⁰. Investi, le temps que « vivent les roses, l'espace d'un matin »¹¹... ainsi se prépare une dépression de type mélancolique dès que la perte survient.

Notre travail se déroule en deux temps et à quatre voix : composé de séances de psychomotricité et d'entretiens psychothérapeutiques, chacune tenue par un *tandem* de thérapeutes.

Schématiquement, je dirais que notre travail de représentation prend trois directions :

- Représenter à/avec l'enfant l'histoire énoncée par la mère : son histoire infantile à lui et celle de la mère, comme *préhistoire* de l'enfant.

Il sera possible de faire un *livre* de cette histoire, de la raconter autant de fois que l'enfant le demande. D'y ajouter les chapitres de sa vie actuelle et des interactions avec celles qui sont présentes à ses côtés au quotidien. C'est un travail d'écriture : écriture sous la dictée maternelle avec comme souci de l'adresser à l'enfant. Mais l'adresser à l'enfant suppose de donner plus d'importance au support de la parole qu'à sa signification : le ton, le rythme, le regard qui accompagne, etc., sont plus vecteurs de vérité sur l'énonciation maternelle que le contenu du dire.

C'est aussi un travail de déchiffrage de ce qu'il en entendra : parce que

10. Voir à ce sujet M-C Lambotte, *Le discours mélancolique*, Références

11. Fr. de Malherbe, Références.

ce n'est pas le sens de ce qu'il en comprend (s'il en comprend le sens, ce n'est pas sûr) qui importe mais comment il va réagir à cet hors sens, comment cet hors sens va faire retour comme inscription dans son corps ou image du corps.

Notons que cette histoire sera celle des *grandes dates* de la vie de la mère et que si elle *rechigne* à se dire...elle en dit sans doute l'essentiel dans ses silences : cet « à quoi bon », « ça ne sert à rien », ce soupir de sa dépression précoce. Entendre la vanité de la parole...des propos de cette mère déprimée qui s'accroche à sa fonction (elle donne la becquée à un « T » qui ouvre la bouche, sans mots, sans échanges!), et revendique haut et fort de « récupérer son fils »... mais très vite ce sera l'absence qui sera au rendez-vous. Ce qui nous amènera à poursuivre ce travail à la pouponnière *avec sans* la mère.

Des moments d'abandon et de ruptures précoces, nous avons trace, aussi si ce n'est surtout, dans ses difficultés spatio-temporelles ou de schéma corporel (un puzzle à 4 pièces se révèle une épreuve difficile pour elle!)... et c'est la honte au rendez! Ou encore, dans sa façon de ne dire ni oui ni non aux propositions de *La Lice* : son discours est adapté et *colle* à la demande des intervenants. Elle ne dit jamais « non » : elle s'absente.

Mais comment représenter ces moments *irreprésentables* pour la mère sans l'accabler davantage ?

Notons enfin que durant tout le temps de ces entretiens en présence de la mère, nous supportons sur le plan du transfert, l'ennui, une lourdeur, une quasi paralysie psychique, qui me fait dire à ma collègue que nous sommes vécus comme un « caillou dans la chaussure »!

Progressivement, elle s'absentera de nos rencontres, nous forçant à les organiser au lieu de vie de l'enfant...d'où elle s'absentera aussi très vite, se laissant couler comme l'eau du bain.

- Représenter ce que cet enfant perd comme part de lui-même : car *l'absence de maman* ce n'est pas seulement qu'elle n'est pas là, mais aussi l'absence essentielle de la mère : là où elle n'est pas là... quand elle est là. Comment va-t-il engager son corps pour la rendre présente, comment son extinction est-il appel à ce qu'elle l'anime, le parle ? L'absence de sonorité de sa voix quand il parle, ou l'absence d'occlusives dans ses paroles, par exemple, sont des signifiants organisateurs de son énonciation. Ici, ce n'est plus un travail sur l'écriture, mais sur l'inscription.
Pour que ce travail ait lieu, il faut que l'analyste laisse apparaître sa division
 - entre le sens du discours maternel et le hors sens de l'infantile en elle quand elle le produit.

- entre le sens de ce qu'il entend du mode présence de la mère et le hors sens de l'engagement de l'enfant quand il produit ses signifiants en réponse.

Travail de représentation qui ouvre donc à la prise en compte de son propre manque à être et non plus seulement manque à avoir, et dont la visée est aussi de *décoller* la mère de la place du grand Autre, de rappeler qu'elle en est le tenant lieu, c'est-à-dire que d'autres tenant lieu pourront venir s'y substituer.

Car comme tout enfant de cet âge, « T » se pense avec sa mère.

Ses moments d'implosion et d'angoisse seront donc pensés avec ce qu'il suppose de l'angoisse maternelle : Maman « cou », Maman « tom », Maman « mor », Maman « pleu », Maman « peu », M « cole »...

A quoi donc renvoie « cou », signifiant insensé qui résonnera de toutes ses significances... pour enfin désigner préférentiellement « court » ... comme lui, Torly court devant la peur ?

Serait-ce alors à entendre : Maman cou(rt), Maman tom(be), Maman mor(d), Maman pleu(re), Maman peu(r), M (é)cole ?

Remarquons, j'y reviendrai à la fin de cet exposé, que ce *penser* est pulsionnel : c'est « T » qui en psychomotricité « court », « tombe »... travail où *se pense par le corps* la chute puis la remise en route comme sortie d'une léthargie presque catatonique.

« Cou, tom, col, peu, etc. » tous, signifiants de la détresse, mise en jeu du corps et *organiseurs* de la pensée¹², partagés entre Mère et Enfant. Ce sont des signifiants de l'enfant, produits par lui et avec lesquels il *se pense sa maman*, et qui, progressivement, deviendront des signifiants distinctifs, signifiants de la séparation. C'est-à-dire qu'ils lui permettront se distinguer d'elle et de prendre un peu de large...d'en user bientôt autrement pour se remettre en route.

C'est ainsi que les séances de psychomotricité (en présence du psychanalyste) seront l'occasion d'aborder des signifiants *archaïques*¹³ de l'enfant : son arythmie, sa lenteur, *l'informe* d'une activité au bord de la catatonie sont des modes *d'être à soi* ...qui sont éprouvés lourdement dans le transfert par les thérapeutes. Signifiants de l'impensé, de la mort, de l'inanimé, de l'angoisse la plus radicale, du trou duquel progressivement il va émerger.

- Représenter et proposer des livres et images métaphoriques du trou laiss-

12. Pensée selon le processus primaire, nous nous en expliquerons.

13. C'est-à-dire d'avant la constitution d'un objet, d'une forme, d'un sens.

sé par la perte et du deuil : nous lisons ensemble *Moi et Rien*¹⁴, livre traçant le trajet d'un enfant confronté à la perte d'une maman, et où le rien est devenu une petite poupée de chiffon nommée « Rien » objet d'une transmission maternelle, ou encore *Loulou*¹⁵, livre qui compte l'histoire d'un jeune loup endeuillé qui nous permet d'aborder l'angoisse dans laquelle la perte de la mère laisse « T ».

Nous vérifions ainsi les hypothèses de Dolto dans son livre *L'enfant du miroir*¹⁶ de l'existence d'une proximité entre la mélancolie et la phobie, quant à l'extrême danger de morcellement de l'image du corps non soutenue par l'Autre primordial.

Nous nous emploierons donc, à la construction d'une *phobie* autour de ce livre afin de tenter de sortir quelque peu d'une *phobie généralisée*. Ce travail de lecture se nourrit aussi progressivement des inventions au fil du hasard d'autres lectures ou de jeux moins *choisis*...

Ainsi, nos séances de travail ont lieu à la pouponnière, dans une salle où les parents rendent visite à leur(s) enfant(s). Au début de son placement, « T » y a donc rencontré sa mère¹⁷. Souvent, au fil d'une rencontre, il s'installe ou plutôt semble trouver refuge dans une petite voiture jaune et bleue et parfois me demande de le pousser dans les allées du jardin de la pouponnière. Ce scénario, auquel je me plie sans comprendre, se répète particulièrement quand d'autres mères sont présentes. Sans trop savoir, je me plais à lui dire que quand il sera grand, il conduira sa voiture, comme métaphore de mener sa vie, bref, je joue le jeu d'un avenir phallisé, cherchant dans les voitures du parking celle qui lui fait envie et dans les deux *techniciens de surface* des images d'identification en contrepoint de lui qui est si souvent asthénique. Au bout de quelque temps, l'énigme se lèvera quelque peu quand la psychologue de la pouponnière me révélera que la mère de Torly le poussait, elle aussi, dans cette voiture... devenue dans notre jeu, trace d'une présence/absence dont il s'entoure, signifiant de la perte puis signifiant phallisé de ce lui qui plus tard va conduire sa vie.

La carence de cette mère (de ces familles) l'a conduite à ne pas pouvoir garder de façon continue une préoccupation psychique pour l'enfant...

14. Ibidem.

15. G. Solotareff, *Loulou*, Paris, École des loisirs, 1989.

16. F. Dolto, J. D. Nasio, *L'enfant du miroir*, Paris, Rivages, 1987.

17. Ce lieu m'oblige à préciser de façon répétitive à « T » que je ne suis nullement un *parent* pour lui. Il me donne aussi l'occasion de parler de l'évanouissement de son élan vital à la vue des visites des mères à leur enfant. Ce ne sera que bien plus tard que pourra commencer à se constituer ce *complexe d'intrusion* avec ses mouvements de haine et d'envie.

nos efforts de représentation, voire la constitution d'un *livre* qu'il emportera peut-être avec lui à la fin de ce travail, est une manière de collaborer à la restitution d'une préoccupation psychique *faisant fonction*.

Si je prends tant de soins à décrire ce travail de représentation, c'est que je pense aujourd'hui qu'il n'y a pas de rencontre possible, sans que puisse se déployer un champ, une scène quasi théâtrale, où un imaginaire spéculaire et préréflectif vient lier ce qui se dit de l'un par l'autre. Paradoxalement, je pense que c'est cette mise en représentation, cette mise en jeu, qui fait qu'il y ait eu un acte de parole. Que c'est donc cet imaginaire qui fait que du symbolique ait eu lieu."

5. Titre manquant

Face à la dépression maternelle, l'enfant peut occuper toute une série de positions qui oscillent entre *être confronté à une mère déprimée* et *être pris, être captif voire, être ou se penser objet cause de sa dépression*.

Pour reprendre ce que Bergès et Balbo soutenaient dans leur séminaire de 2000-2001¹⁸, l'enfant dépressif est entre « ce qu'il a perdu » et « ce qui l'a perdu ». Entre deuil et mélancolie.

Il y a là, non seulement deux bornes d'un positionnement dans l'Autre, mais aussi le trajet d'un travail de penser la perte, un travail de deuil ... où si on ajoute un troisième terme « ce qui l'a perdue » peut s'entendre aussi l'abord de ce qui reste souvent si difficile à admettre pour celui qui le vit : la haine adressée à celle qui a délaissé *sa* [même si elle ne l'a jamais occupée que de façon brève] place avant que des représentations d'une rencontre marquée d'érotique (une expérience de satisfaction, dirait S. Freud) n'aient pu se constituer.

Faute de cette mise en paroles, l'enfant n'a souvent que son corps à offrir comme scène à la culpabilité, d'où la jouissance masochique qui se fait entendre dans les dérèglements psychosomatiques.

Lacan nous dit, dans *Lettre à J. Aubry* : « Le symptôme de l'enfant se trouve en place de répondre à ce qu'il y a de symptomatique dans la structure familiale... soit il est le représentant de la vérité du couple familial, soit l'enfant est l'objet de la mère et est en place révéler la vérité de cet objet. »¹⁹

Si *ce qu'il a perdu* et *ce qui l'a perdu* sont bien les bornes d'un positionnement de l'enfant *face* ou *dans* la dépression maternelle, ce que l'enfant, abandonné dans la dépression maternelle, révèle par ses symptômes somatiques

18. Séminaire inédit.

19. J. Lacan, *Note sur l'enfant, Autres Ecrits*, Paris, Seuil, 2001 p. 373.

c'est la vérité de cette perte comme perte de son être : il va être cette perte. Il y a holophrase.

Par *penser la dépression maternelle*, il faut entendre une mise en représentations d'une perte *inaugurale* qui faute de cette symbolisation, sature le travail de la perte au présent.

Dans ces cas, toute perte est mortifère de renvoyer trop directement à l'abandon. L'abandon réalise, sature toute fonction de la perte.

Face à ce trou, l'enfant très fréquemment ne constitue pas d'objet substitutif et reste dans une douleur où tout reste indifférencié.

Autrement dit, *se représenter cette perte* a pour fonction de la considérer sur le mode du *souvenir écran*, de fragmenter en quelque sorte son opacité, l'évider de son *évidence*. Séparer l'autre à laquelle les symptômes font signe, comme demande d'amour, de l'Autre comme lieu d'adresse : à quel signifiant dans l'Autre de la mère le symptôme s'adresse-t-il pour représenter le sujet qui l'a produit.

Penser la désertion maternelle, c'est aussi amener à *perdre la perte, une part de ses souvenirs* et leur fétichisation, oser supporter dans le transfert les mouvements de haine quand vous manquez au rendez-vous. Ce sera également *autoriser* les puéricultrices à ne plus attendre un hypothétique retour de la mère, pour amener l'enfant à ne plus adresser inconsciemment toute demande à sa mère mais à un *tenant lieu* de l'Autre maternel.

6. Titre manquant

Freud, dans son travail sur le deuil et la mélancolie, les distingue quant au savoir sur la perte : dans le deuil, je sais ce que j'ai perdu, rien n'échappe de cette perte à ma conscience, dans l'autre, je ne sais pas.

Néanmoins, je vais me permettre d'objecter à cette définition *romantique* du deuil : il me semble pertinent de se demander s'il se pourrait que j'ignore ce que j'ai perdu dans ce que je sais avoir perdu.

Est-ce que ce savoir sur les *investissements d'objet* ne serait pas nécessairement décomplété par une part d'insu ?

De ce que je sais que j'ai perdu, se peut-il que je n'aie pas toute conscience. Qu'ai-je perdu au-delà de l'évidence de ce que je sais ?

Torly, à sa façon, sait bien de qui il est séparé. Il le sait même trop.

On le voit identifié à *moi-ma-maman*.

Quel bout de lui a-t-il perdu dans ce qu'il a perdu ?

Il ne s'agit pas uniquement du *travail du deuil*, réinvestissement *trait par*

trait de l'identification symbolique, il s'agit du *deuil du phallus*.

Qu'ai-je perdu dont j'aurai/aurais manqué ?

De cette perte, pourrait-on se faire une représentation, précisément au sens de la *Dénégation* de Freud, c'est à dire : du côté du bébé, peut-il se constituer une pensée, un jugement de cette *perte* ?

Pensée : au sens des jugements d'attribution puis d'existence : pas seulement cette perte est-elle réelle, mais cette perte est-elle Moi ou non-Moi ? Puis-je m'y loger ?

J. Bergès/G. Balbo nous disent que du côté de la dépression, il peut ne pas y avoir de perte, au sens de réel de la perte.

Il y a certes douleur, encombrement, angoisse...affect.

Dans la dépression, il y a perte d'un signifiant de ce qu'aucun objet ne vient organiser la répétition : de ce que je sais avoir perdu, dans l'Autre, que reste-t-il ? Il se peut que je n'en aie pas le nom. Et ils évoquent le cénotaphe. Ou le Soldat inconnu.

Vous aurez compris que mon *penser la dépression maternelle* est une façon d'opposer un savoir fût-il (futile) construit qui tourne autour d'un maternel comme trou.

7. Titre manquant

Pour comprendre quelque peu ce que *penser la perte* veut dire, il convient préalablement de se départir de cette fâcheuse idée, qui est aussi le sens commun, qu'on symbolise ce qui est là, présent... ce qui est un héritage de la relation d'objet façon IPA... sans toutefois récuser la dimension synchronique du signifiant qui, donc, est toujours tendu entre trace, inscription, et signe de son effacement.

Si le signifiant est un *trace de pas d'un pas de trace*, c'est qu'il y a précisément un travail de pensée...inconsciente, qui s'interpose pour que le signifiant représente avant tout autre chose.

Penser, est toujours écartelé entre l'enregistrement de traces de l'expérience sensible et la constitution d'un sujet qui pense...sujet qui est logiquement et nécessairement en amont de l'objet que constitue la pensée.

Le souvenir par exemple est avant tout l'organisation de la perte...par quelqu'un, pour quelque chose... que j'ignore : pourquoi ai-je jeté cela et retenu ceci ?

Penser se distend donc entre l'illusion de la réalité, celle qui constitue l'objet et qui peut aussi me constituer Moi comme être, mais dans un même

mouvement, m'écarte comme sujet instituant ma pensée.

Tension entre l'illusion et la désillusion²⁰ : parce que penser ne me donne nullement accès à ce que je suis.

Penser est donc ce mouvement en rétroversion de l'illusion à la désillusion de l'existence des fondements de mon être.

Insoutenable légèreté de l'être. Dépression essentielle.

Il faut donc concevoir ce *penser* avec l'aliénation et cette façon dont Lacan en tire les conséquences depuis le séminaire XI jusqu'au séminaire *L'acte psychanalytique*, dans lequel il transforme le « Je pense donc je suis » cartésien en « Ou je ne pense pas, ou je ne suis pas », en soulignant le *ou je ne pense pas* comme grammaire de la pulsion.

Car le *penser* qui m'intéresse le plus dans ce travail est pulsionnel²¹.

Il ne faut pas oublier que les enfants auxquels je m'adresse sont de tout jeunes enfants (parfois de quelques semaines), ... il faut dès lors se souvenir que ce penser primaire est avant tout *mouvement pulsionnel* : S. Freud parle de *motion* pulsionnelle. Ce mouvement est décrit par S. Freud dans *Pulsion et destin des pulsions*, mouvement en trois tem : voir, être vu, se faire voir etc.

C'est avec le corps pulsionnel, c'est par l'entremise du circuit de la pulsion, que l'enfant pense la perte du côté maternel.

C'est ainsi que ce travail va solliciter particulièrement le corps dans ses fonctions végétatives : amorphe, inerte, tantôt déserté de son investissement phallique, ou a contrario en mouvement.

Ce mouvement de retournement *sur la personne propre* imprime son style à la pensée (chez le tout petit) ... et au travail du thérapeute. Un style de découverte de ce qui apparaît au moment de cette rétroversion. Ce troisième temps de la pulsion qui me semble exister chez l'enfant profondément et précocement déprimé, est moment de lecture d'une trace d'un imprévu. Il me paraît néanmoins particulièrement mis à mal dans la dépression précoce par la tentative de ramener son mouvement (huit intérieur) à une simple boucle : retrouver ce qu'on a perdu, redevenir *comme avant* etc.

Le mouvement du penser pulsionnel (ou de la pulsion comme racine de la pensée) est celui qui introduit la coupure de l'Autre comme extériorité interne : entre le *Je* et le *me* d'un « Je me fais entendre », il y a un écart, celui d'une énonciation qui n'est pas celle d'un *moi*, je mais d'un *il s'est dit quelque chose d'autre que je reprends à mon compte*.

20. Winnicott est à ce sujet intarissable.

21. Lire à ce sujet le livre de Ch. Fierens, *Comment penser la folie ?* Erès, 2007.

Penser me révèle, non pas tel que j'étais mais que j'aurai été.

Penser la dépression maternelle, c'est toujours se penser, se représenter : creuser toujours davantage cette altérité à moi : la pensée pulsionnelle n'emporte aucun objet (qui satisferait ...), elle n'apporte pas la vérité, ni aucun savoir fermé. Les représentants pulsionnels sont toujours représentations d'autre chose...et gardent leur part d'énigme.

Cette forme de penser est donc *coupure et séparation* : coupure d'avec soi-même, *coupure* d'avec soi comme objet et d'avec l'objet dont on pense manquer. Sur le plan transférentiel, se vit la coupure d'avec cette illusion de pouvoir comprendre tout ce que l'enfant dit.

Retour vers un manque à être toujours masqué par l'imaginaire et/ou la réalité d'un manque à avoir.

Ce *penser avec le corps* soumis aux processus primaires, est donc proche de l'association libre qui est un penser hors sens.

Toujours partiel, kaléidoscope, ce penser par le petit bout de la lorgnette, se déploie pour mieux disparaître sous une forme plus construite quand l'exigence des processus secondaires réussit à imposer de *tenir compte de la réalité*, pour parler *freudiennement*.

Il résonne, en effet, dialectiquement avec un *penser avec l'image du corps*, c'est-à-dire avec le besoin de représentations de la réalité propre aux processus secondaires. Un penser le sens.

Il s'agit alors du *penser avec l'image du corps* toujours en lien avec le Un de l'image spéculaire, représentation narcissique qui refoule le morcellement de la pensée pulsionnelle.

Tout l'art du travail clinique avec les tout-petits, c'est de maintenir ouvert le champ de ces deux processus de pensée...